

Les limites de la statistique, par Alain Blum

LE MONDE | 31.07.06 | 13h40 • Mis à jour le 31.07.06 | 13h40

Alors que resurgit le débat portant sur la mesure statistique de l'ethnicité, quelques vérités, simples, sont bonnes à rappeler.

La catégorie ethnique n'est pas une catégorie statistique. Derrière le principe de construction de catégories statistiques, il y a l'idée de pratiques, de cultures, de comportements communs. La catégorie ethnique, telle qu'elle est évoquée par ceux qui veulent l'introduire en statistique ou en politique, n'est rien de cela : elle n'est pas le produit d'un regard porté sur les comportements sociaux, car le phénomène qui est derrière est bien plus complexe, mêlant statut social, origine géographique, fait de migrer, lieu de résidence.

Les groupes ethniques ne sont pas ceux que l'on imagine. Ce qu'on appelle groupe ethnique ne correspond pas à une stricte identité d'origine. On l'a vu lors des mouvements dans les banlieues : il ne fut pas possible de nommer ceux qui y participaient, si ce n'est par leur lieu de résidence, leur quartier. S'il y a ethnicité, elle est locale, elle se construit autour du lieu de vie. Si au sein des quartiers peuvent se distinguer des groupes en fonction des origines, ce n'est pas sur des critères qu'on entend d'habitude par catégories ethniques. Les origines font référence, mais recomposées, de façon complexe.

La catégorie ethnique, lorsqu'elle est introduite, devient prédominante, et fait oublier la dimension sociale des phénomènes observés, rendant tout phénomène explicatif impossible.

Ne plus parler de milieux populaires, de ségrégation urbaine, de transmission sociale, mais privilégier l'origine ethnique est un moyen d'étouffer les racines de la domination que constituent les inégalités et la reproduction sociale. Car la catégorie ethnique "colle à la peau", puisqu'elle ne peut bouger au cours de la vie. Il n'y a plus de mobilité possible.

La catégorie ethnique ne peut être nommée, puisqu'elle renvoie à un passé qui ne correspond pas au présent : un "Arabe", un "Noir", un "Peul", né en France ou vivant en France, n'est pas celui qui se nomme ainsi dans son pays d'origine. L'inventivité du langage populaire le montre : on nomme en verlan les Pakpaks, les Rebeus, les Renoi, voire les Babtous (pour désigner les Blancs, ceux qui ont colonisé). Ces nominations introduisent une distance entre une catégorie extérieure à la personne (l'Arabe, le Noir...) et la perception de soi. Si l'on veut que chacun s'identifie, il faudrait distinguer ceux qui se disent d'origine algérienne, bretonne, marseillaise, parisienne, de tel village, musulmans, chrétiens, arabes, rebeus, renois ou noirs. Il faudrait aussi avoir les moyens de distinguer comment chacun se définit, selon le contexte, et comment il est défini par l'autre, celui de son quartier, le chef d'entreprise qui le reçoit pour une embauche, etc. Tout cela n'est plus, à l'évidence, du ressort de la statistique, trop simple pour comprendre ce qu'est une identité. Dire son origine est très personnel, la statistique retirerait ce caractère essentiel.

La catégorie ethnique n'est pas constructible puisque la désignation dépend de chacun, est fluctuante. Le XIX^e siècle avait vu fleurir les tentatives de mesurer les caractères raciaux, et l'anthropométrie avait proposé mesures de crâne, de visage, de densité de couleur, etc., pour distinguer les races. Elle s'était saisie aussi des caractères généraux pour définir des types physiques du brigand, du voleur, du rusé, du riche... Ce fut bien entendu un échec total, car elle voulait rattacher des critères extérieurs à des pratiques sociales. On n'est malheureusement pas loin de cela dès qu'on cherche à construire des statistiques ethniques qui seront à l'évidence utilisées pour définir, ensuite, des dominantes sociales. Qui plus est, l'exhaustivité de la définition ethnique ne peut être garantie, et du coup on séparera une masse informe (ce seront ceux qui ne veulent se dire que "français") de quelques noyaux, qui se définiront autrement.

La statistique n'est en rien utile pour lutter contre les discriminations. La dénonciation des discriminations est née du discours public, démocratique, des mouvements populaires et sociaux. Elle est apparue à un moment où le problème commence à disparaître, et donc devient heureusement inadmissible. La statistique n'y est pour rien. C'est bien une illusion du chercheur en sciences sociales héritier du technocrate du XIX^e siècle, ou du politique à la recherche du discours facile et populiste, que de penser qu'une question sociale a toujours besoin de la statistique pour être résolue ou dénoncée ! Qui plus est, l'ethnicité telle qu'elle peut être construite à partir de la question de l'origine de chacun ne correspond pas aux critères de la discrimination, qui se fonde sur un accent, sur un prénom ou un nom, sur une couleur perçue, sur une manière d'être. La catégorie statistique est incapable de saisir tout cela, heureusement.

Les sciences sociales ont eu le mérite d'accepter la complexité, après avoir recherché une simplicité trompeuse. On voudrait aujourd'hui nous faire replonger dans une démarche caricaturale, qui figerait chacun dans une position donnée, qui focaliserait l'attention sur les origines, en détournant ainsi le regard sur les fondements sociaux des inégalités.

Alain Blum est directeur de recherche à l'INED et directeur d'études à l'EHESS.